

## LA POÉSIE DU XIX<sup>e</sup> AU XXI<sup>e</sup>

Victor Hugo, *Les Contemplations*, Livres 1 à 4 - Parcours : Les Mémoires d'une âme

### Le tome de « l'espérance »

« La joie, cette fleur rapide de la jeunesse, s'effeuille page à page dans le tome premier, qui est l'espérance »

#### QUESTIONS

1. D'où est extraite cette phrase : « La joie, cette fleur rapide de la jeunesse, s'effeuille page à page dans le tome premier, qui est l'espérance » ? Comment l'auteur présente-t-il ici la structure de son livre ?
2. Lisez les extraits de poèmes ci-dessous : quels sont les thèmes abordés et en quoi cela confirme-t-il la présentation qui en est faite dans la préface ?
3. À quel genre poétique beaucoup de ces poèmes se rattachent-ils ? Décrivez-le et expliquez pourquoi il est logique de le trouver ici.
4. Relevez les éléments qui ne sont pas si idylliques et heureux dans certains de ces poèmes. Qu'en déduire ?

#### LIVRE II

##### XVIII

(...)  
Moi, je préfère, ô fontaines,  
Moi, je préfère, ô ruisseaux,  
Au Dieu des grands capitaines,  
Le Dieu des petits oiseaux !

#### LIVRE I

##### XXVII

Oui, je suis le rêveur ; je suis le camarade  
Des petites fleurs d'or du mur qui se dégrade,  
Et l'interlocuteur des arbres et du vent.  
(...)  
Et le frais papillon, libertin de l'azur,  
Qui chiffonne gaîment une fleur demi-nue,  
Si je viens à passer dans l'ombre, continue,  
Et, si la fleur se veut cacher dans le gazon,  
Il lui dit : Es-tu bête ! Il est de la maison.

Les Roches, août 1835.

##### XI LISE

J'avais douze ans ; elle en avait bien seize.  
Elle était grande, et, moi, j'étais petit.  
Pour lui parler le soir plus à mon aise,  
Moi, j'attendais que sa mère sortît ;  
Puis je venais m'asseoir près de sa chaise  
Pour lui parler le soir plus à mon aise.

Que de printemps passés avec leurs fleurs !  
Que de feux morts, et que de tombes closes !  
Se souvient-on qu'il fut jadis des cœurs ?  
Se souvient-on qu'il fut jadis des roses ?

Elle m'aimait. Je l'aimais. Nous étions  
Deux purs enfants, deux parfums, deux rayons.

Dieu l'avait faite ange, fée et princesse.  
Comme elle était bien plus grande que moi,  
Je lui faisais des questions sans cesse  
Pour le plaisir de lui dire : Pourquoi ?  
Et, par moments, elle évitait, craintive,  
Mon œil rêveur qui la rendait pensive.

Puis j'étais mon savoir enfantin,

Mes jeux, la balle et la toupie agile ;  
J'étais tout fier d'apprendre le latin ;  
Je lui montrais mon Phèdre et mon Virgile ;  
Je bravais tout ; rien ne me faisait mal ;  
Je lui disais : Mon père est général.

Quoiqu'on soit femme, il faut parfois qu'on lise  
Dans le latin, qu'on épelle en rêvant ;  
Pour lui traduire un verset, à l'église,  
Je me penchais sur son livre souvent.  
Un ange ouvrait sur nous son aile blanche  
Quand nous étions à vêpres le dimanche.

Elle disait de moi : C'est un enfant !  
Je l'appelais mademoiselle Lise.

Pour lui traduire un psaume, bien souvent,  
Je me penchais sur son livre à l'église ;  
Si bien qu'un jour, vous le vîtes, mon Dieu !  
Sa joue en fleur toucha ma lèvre en feu.

Jeunes amours, si vite épanouies,  
Vous êtes l'aube et le matin du cœur.  
Charmez l'enfant, extases inouïes !  
Et, quand le soir vient avec la douleur,  
Charmez encor nos âmes éblouies,  
Jeunes amours, si vite évanouies !

Mai 1843.

## XV LA COCCINELLE

Elle me dit : Quelque chose  
Me tourmente. Et j'aperçus  
Son cou de neige, et, dessus,  
Un petit insecte rose.

J'aurais dû — mais, sage ou fou,  
À seize ans, on est farouche, —  
Voir le baiser sur sa bouche  
Plus que l'insecte à son cou.

On eût dit un coquillage ;  
Dos rose et taché de noir.  
Les fauvettes pour nous voir

Se penchaient dans le feuillage.

Sa bouche fraîche était là :  
Je me courbai sur la belle,  
Et je pris la coccinelle ;  
Mais le baiser s'envola.

— Fils, apprends comme on me nomme,  
Dit l'insecte du ciel bleu,  
Les bêtes sont au bon Dieu ;  
Mais la bêtise est à l'homme.

Paris, mai 1830.

## XIX VIEILLE CHANSON DU JEUNE TEMPS

Je ne songeais pas à Rose ;  
Rose au bois vint avec moi ;  
Nous parlions de quelque chose,  
Mais je ne sais plus de quoi.

J'étais froid comme les marbres ;  
Je marchais à pas distraits ;  
Je parlais des fleurs, des arbres ;  
Son œil semblait dire : Après ?

La rosée offrait ses perles,  
Le taillis ses parasols ;  
J'allais ; j'écoutais les merles,  
Et Rose les rossignols.

Moi, seize ans, et l'air morose.  
Elle vingt ; ses yeux brillaient.  
Les rossignols chantaient Rose

Et les merles me sifflaient.

Rose, droite sur ses hanches,  
Leva son beau bras tremblant  
Pour prendre une mûre aux branches ;  
Je ne vis pas son bras blanc.

Une eau courait, fraîche et creuse,  
Sur les mousses de velours ;  
Et la nature amoureuse  
Dormait dans les grands bois sourds.

Rose défit sa chaussure,  
Et mit, d'un air ingénu,  
Son petit pied dans l'eau pure ;  
Je ne vis pas son pied nu.

Je ne savais que lui dire ;

Je la suivais dans le bois,  
La voyant parfois sourire  
Et soupirer quelquefois.

Je ne vis qu'elle était belle

Qu'en sortant des grands bois sourds.  
– Soit ; n'y pensons plus ! dit-elle.  
Depuis, j'y pense toujours.

Paris, juin 1831.

## XXI

Elle était déchaussée, elle était décoiffée,  
Assise, les pieds nus, parmi les joncs penchants ;  
Moi qui passais par là, je crus voir une fée,  
Et je lui dis : Veux-tu t'en venir dans les champs ?

Elle me regarda de ce regard suprême  
Qui reste à la beauté quand nous en triomphons,  
Et je lui dis : Veux-tu, c'est le mois où l'on aime,  
Veux-tu nous en aller sous les arbres profonds ?

Elle essuya ses pieds à l'herbe de la rive ;  
Elle me regarda pour la seconde fois,  
Et la belle folâtre alors devint pensive.  
Oh ! comme les oiseaux chantaient au fond des bois !

Comme l'eau caressait doucement le rivage !  
Je vis venir à moi, dans les grands roseaux verts,  
La belle fille heureuse, effarée et sauvage,  
Ses cheveux dans ses yeux, et riant au travers.

Mont.-l'Am., juin 183..

## LIVRE II

Mes vers fuiraient, doux et frêles,  
Vers votre jardin si beau,  
Si mes vers avaient des ailes,  
Des ailes comme l'oiseau.

Ils voleraient, étincelles,  
Vers votre foyer qui rit,  
Si mes vers avaient des ailes,

## II

Des ailes comme l'esprit.

Près de vous, purs et fidèles,  
Ils accourraient nuit et jour,  
Si mes vers avaient des ailes,  
Des ailes comme l'amour.

Paris, mars 18...

## VI

### LA VIE AUX CHAMPS

(...)

On y distingue encor le front, le nez, la bouche,  
Les yeux, je ne sais quoi d'horrible et de farouche  
Qui regarde et qui vit, masque vague et hideux.  
Le voyageur de nuit, qui passe à côté d'eux,  
S'épouvante, et croit voir, aux lueurs des étoiles,  
Des géants enchaînés et muets sous des voiles.

La Terrasse, août 1840.

XIV  
À GRANVILLE, EN 1836

Voici juin. Le moineau raille  
Dans les champs les amoureux ;  
Le rossignol de muraille  
Chante dans son nid pierreux.

Les herbes et les branchages,  
Pleins de soupirs et d'aboies,  
Font de charmants rabâchages  
Dans la profondeur des bois.

La grive et la tourterelle  
Prolongent, dans les nids sourds,  
La ravissante querelle  
Des baisers et des amours.

Sous les treilles de la plaine,  
Dans l'ancre où verdit l'osier,  
Virgile enivre Silène,  
Et Rabelais Grandgousier.

Ô Virgile, verse à boire !  
Verse à boire, ô Rabelais !  
La forêt est une gloire ;  
La caverne est un palais !

Il n'est pas de lac ni d'île  
Qui ne nous prenne au gluau,  
Qui n'improvise une idylle,  
Ou qui ne chante un duo.

Car l'amour chasse aux bocages,  
Et l'amour pêche aux ruisseaux,  
Car les belles sont les cages  
Dont nos cœurs sont les oiseaux.

De la source, sa cuvette,  
La fleur, faisant son miroir,  
Dit : Bonjour, à la fauvette,  
Et dit au hibou : Bonsoir.

Le toit espère la gerbe,  
Pain d'abord et chaume après ;  
La croupe du bœuf dans l'herbe  
Semble un mont dans les forêts.

L'étang rit à la macreuse,  
Le pré rit au loriot,  
Pendant que l'ornière creuse  
Gronde le lourd chariot.

L'or fleurit en giroflée ;

L'ancien zéphyr fabuleux  
Souffle avec sa joue enflée  
Au fond des nuages bleus.

Jersey, sur l'onde docile,  
Se drape d'un beau ciel pur,  
Et prend des airs de Sicile  
Dans un grand haillon d'azur.

Partout l'églogue est écrite ;  
Même en la froide Albion,  
L'air est plein de Théocrite,  
Le vent sait par cœur Bion ;

Et redit, mélancolique,  
La chanson que fredonna  
Moschus, grillon bucolique  
De la cheminée Etna.

L'hiver tousse, vieux phtisique,  
Et s'en va ; la brume fond ;  
Les vagues font la musique  
Des vers que les arbres font.

Toute la nature sombre  
Verse un mystérieux jour ;  
L'âme qui rêve a plus d'ombre  
Et la fleur a plus d'amour.

L'herbe éclate en pâquerettes ;  
Les parfums, qu'on croit muets,  
Content les peines secrètes  
Des liserons aux bleuets.

Les petites ailes blanches  
Sur les eaux et les sillons  
S'abattent en avalanches ;  
Il neige des papillons.

Et sur la mer, qui reflète  
L'aube au sourire d'émail,  
La bruyère violette  
Met au vieux mont un camail,

Afin qu'il puisse, à l'abîme  
Qu'il contient et qu'il bénit,  
Dire sa messe sublime  
Sous sa mitre de granit.

Granville, juin 1836.